

Chapitre 1

Éléments d'histoire de la pensée économique

1. Qu'est-ce que l'économie ? Une première approche

1.1. Origine et évolution du terme « économie »

Issu du grec ancien « *oikonomia* » le terme « économie » désigne à l'origine l'art d'administrer la maison. C'est le philosophe grec Aristote (384-322 av. J.C.), qui le premier élargit le concept à l'art de bien gérer la cité antique, donc l'État et la société dans son ensemble.

Depuis l'« économie » a connu différentes acceptions particulières.

Au XVI^e siècle, le Français Antoine de Montchrestien ¹ publie son *Traité d'économie politique*. Depuis **l'économie politique** désigne jusqu'à nos jours l'étude du fonctionnement matériel des sociétés et plus particulièrement des modalités d'action de l'État dans ce domaine. L'économiste apparaît, dès lors comme le « conseiller du Prince » dans les domaines d'intervention de l'État: réglementation économique, fiscalité, etc.

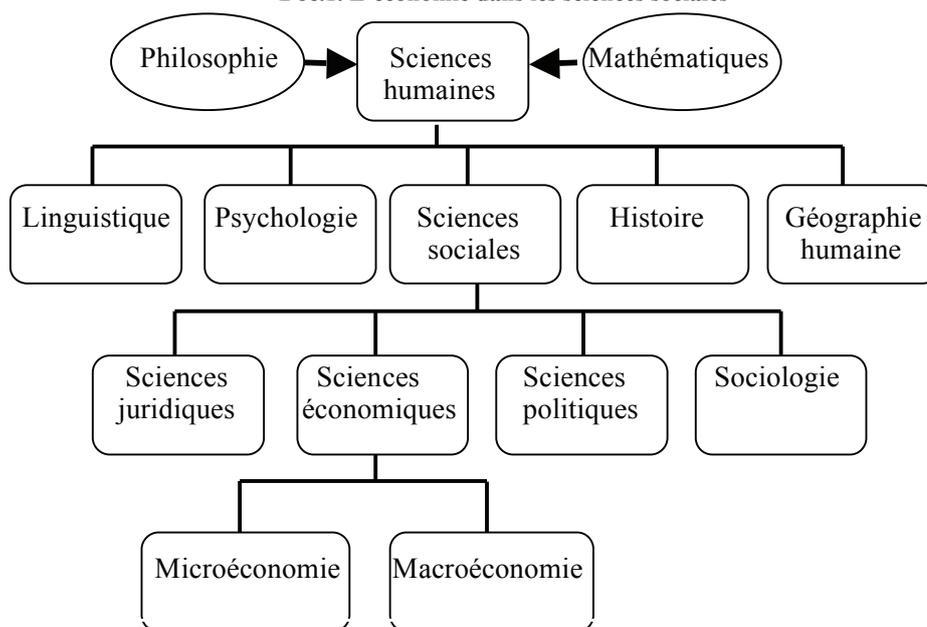
À partir du XIX^e siècle le qualificatif « politique » a été jugé trop normatif et nombre d'économistes ont préféré utiliser le terme de « **science économique** » (au singulier ou au pluriel). En effet certains économistes veulent faire passer leur discipline du statut d'art plus ou moins empirique à celui de science.

De nos jours l'« économie », l'« économie politique », la (les) « science(s) économique(s) », l'« économique » sont des appellations qui coexistent et désignent (avec des nuances) le même objet.

¹ Antoine de Montchrestien, 1576-1621.

1.2. L'économie, branche des sciences humaines et sociales

Doc.1. L'économie dans les sciences sociales



Le schéma ci-dessus indique la place que l'économie tient dans le domaine de la connaissance.

En tant que science, l'économie vise à expliquer une réalité à partir d'une **démarche rationnelle et systématique** : observation et interprétation des faits ; formulation d'hypothèses et déduction ; vérification et rejet ou adoption (toujours provisoire) des conclusions. Par cette démarche la science économique est semblable aux autres sciences hypothético-déductives.

Mais c'est une **science sociale**, tout comme la sociologie, les sciences politiques et les sciences juridiques, ce qui la différencie des sciences de la nature sur trois points essentiels :

- Son **objet d'analyse évolue rapidement** ; il est même fuyant, car la société est en perpétuel, et parfois très rapide, changement, contrairement à la nature, immuable du moins à l'échelle humaine.
- Conséquence : en règle générale, si l'on excepte quelques expériences de psychologie économique, les **situations étudiées par l'économiste ne sont pas reproductibles**, ce qui différencie l'économie, comme les autres sciences sociales, des sciences « dures », qui utilisent la méthode expérimentale pour valider leurs hypothèses. L'on dit parfois que « le laboratoire de l'économie c'est l'**Histoire** », mais on sait que celle-ci ne se reproduit jamais à l'identique, que tout au plus, elle « bégaie ». C'est donc là, pour l'économiste un obstacle de taille qui peut limiter la portée de ses analyses dans le temps et dans l'espace et l'oblige à « remettre sans cesse l'ouvrage sur le métier ». Il ne

faut donc pas s'étonner de la succession des écoles de pensée économique : elle est, en grande partie, la conséquence de l'évolution historique des sociétés.

- Enfin, l'économie n'est pas une science « froide » : il ne peut pas y avoir, entre l'économiste et son objet d'étude, la distance qui existe entre l'astronome et les étoiles, qu'il observe, ou le biologiste et la grenouille, qu'il dissèque. L'économiste fait lui-même partie de l'objet qu'il étudie, puisqu'il est d'une époque, d'une certaine société, d'une certaine classe sociale ; il a ses affects et ses propres intérêts, dont il lui est difficile de se détacher. L'économie est donc une **science « passionnelle »**.

Ces caractéristiques font que, d'une époque à une autre et d'un économiste à un autre, en examinant un même problème, les hypothèses, les analyses et les conclusions pourront être différentes. **Ceci ne doit cependant pas conduire à un relativisme** qui renvoie chacun dos à dos : l'Histoire, bien que n'étant pas véritablement un laboratoire scientifique, se charge de faire le **tri entre les théories qui se trouvent validées dans les faits et celles qui ne correspondent pas à la réalité observée** de manière objective.

Ces questions épistémologiques seront quelque peu approfondies au §1.4, ci-dessous.

Pour l'heure demandons-nous plus précisément ce qu'est l'économie.

1.3. Une définition de l'économie (parmi d'autres)

*L'économie recherche comment les hommes et la société décident, en faisant ou non usage de la **monnaie**, d'affecter des **ressources productives rares** (qui sont susceptibles **d'emplois alternatifs**) à la **production** à travers le temps, de **biens et services** variés et de **répartir** ceux-ci, à des fins de **consommation** présente ou future, entre les différents individus et groupes constituant la société.*

Paul A. Samuelson², *L'économie*, éd. A. Colin, 1972.

Cette définition met en évidence un certain nombre de notions essentielles :

➤ **L'usage de la monnaie.**

Dans l'économie des sociétés traditionnelles ou primitives, la monnaie ne tient qu'une place restreinte ou nulle : le don, le contre-don, le troc jouent un rôle prépondérant.

Par contre dans nos sociétés contemporaines et développées, la plupart des opérations économiques utilisent la monnaie. Néanmoins, il en est qui ne passent pas par son truchement : c'est le cas par exemple des activités domestiques (éducation des enfants, ménage, lavage, etc.) à l'intérieur desquelles la monnaie n'intervient pas. L'économie domestique, bien que ne faisant pas usage de la monnaie, n'en constitue pas moins une base essentielle

² Paul A. Samuelson, économiste américain (1915-2009) prix « Nobel » d'économie en 1970.

du fonctionnement matériel de la société et peut, à ce titre, intéresser l'économiste.

- La notion de **ressources productives rares**
Pour produire un bien ou un service quelconque, il est nécessaire d'utiliser des **ressources productives** telles que du pétrole pour fabriquer des engrais, des matières plastiques, des carburants, et bien d'autres produits ; du fer et du coke issu du charbon, pour fabriquer de l'acier, etc. Il faut aussi du travail humain, car les machines ne fonctionnent pas toutes seules ni ne se reproduisent d'elles-mêmes. Or toutes ces ressources productives sont en quantités limitées. Elles sont **rares**, c'est pourquoi elles ont un coût et donc généralement un prix.
- L'emploi de ces ressources rares est **alternatif**. La tonne de pétrole qui a permis de produire x hectolitres de fioul, gasoil, essence, etc. ne peut être également utilisée pour entrer dans la fabrication d'engrais ou de matières plastiques, elle doit faire l'objet d'un choix alternatif dans lequel l'économiste a son mot à dire en fonction des résultats recherchés, un choix en termes de comparaison entre le coût de la production et son efficacité.
- **Un bien n'est qualifié d'économique** que dans la mesure, justement où il est rare et a un coût. La lumière solaire, l'air que nous respirons, la mer où nous nous baignons sont des biens en principe libres et gratuits ; en tant que tels ils n'intéressent pas l'économiste. Par contre si la lumière naturelle, l'air pur, le libre accès au rivage font défaut et qu'il faille produire de la lumière artificielle, assainir l'air, aménager l'accès à la plage, il y a production humaine d'un bien et ce bien, lumière, air, etc. devient économique.
- On voit donc que la notion économique de **production** désigne la transformation par l'activité humaine de biens et services en d'autres biens et services. Les **biens** sont **matériels** (acier, automobiles, immeubles...) les **services** sont **immatériels** (soins médicaux, cours d'économie, plaidoiries d'avocats...). Néanmoins, pour être produits, les services, nécessitent une certaine quantité de biens matériels tels que des ordinateurs, une craie et un tableau noir, etc. Inversement la production de biens matériels exige des services de recherche, d'entretien des machines, etc.
- Pour faire bref, la **consommation** est la destruction par l'usage de biens et de services. On distingue la **consommation finale** de la **consommation intermédiaire** :
 - Un bien ou un service fait l'objet d'une **consommation finale** quand il satisfait un besoin (alimentation, habillement, logement, etc.) sans entrer dans la production d'un autre bien ou service.
 - Par contre, un bien ou service constitue une **consommation intermédiaire** lorsqu'il sert à la production d'un autre bien ou service. Tel est le cas d'une matière première, d'un produit énergétique, etc. qui entrent dans une combinaison productive.
- La production conduit à la **création de richesses** qui sont réparties entre les habitants. Cette **répartition**, le plus souvent inégale, entre les individus et les groupes sociaux, est également un sujet d'étude pour les économistes.

➤ Depuis 1933, à la suite des propositions de l'économiste norvégien **Ragnar Frisch**³, les sciences économiques se subdivisent en **microéconomie** et **macroéconomie** :

- La **microéconomie** étudie le comportement des agents économiques tels que, par exemple, les ménages et les entreprises qui se « rencontrent » sur des marchés : marché du travail, marché des biens de consommation, etc. L'approche microéconomique des phénomènes repose le plus souvent sur l'hypothèse que les agents sont rationnels et utilitaristes (ils recherchent le « meilleur rapport coût/efficacité » de leur action).
- La **macroéconomie** étudie l'économie d'une manière globale, à l'échelle nationale ou internationale. Elle s'appuie sur des agrégats (le PIB, Produit intérieur brut ; la FBCF, formation brute de capital fixe ; les exportations et importations, etc.) afin de déceler leurs relations et anticiper, si possible, leur évolution.

Il faut noter cependant que, de nos jours, la distinction entre les deux disciplines n'est plus aussi nette : la macroéconomie contemporaine a fréquemment tendance à s'appuyer sur des raisonnements de type microéconomique.

1.4. Un peu d'épistémologie

Ce qui frappe souvent le profane c'est la succession et la confrontation des « écoles », la diversité des points de vue et des analyses. Dès lors se pose la question de l'intérêt que peut présenter pour un contemporain du XXI^e siècle la présentation de la pensée d'économistes remontant à des périodes plus ou moins reculées.

Il ne s'agit pas seulement d'enrichir la culture du lecteur, ce qui en soi serait déjà intéressant, car en vérité visiter la pensée économique des siècles passés n'est pas une promenade dans le musée des théories obsolètes. Pour en être persuadé, il faut faire un petit détour épistémologique en comparant les sciences de la nature et les sciences sociales, dont l'économie fait partie.

Dans l'évolution historique des sciences de la nature, on peut distinguer deux types de situations.

Premier type de situations: des périodes d'unanimité autour de certains **paradigmes** (au sens de **Thomas Kuhn**⁴, ce sont des consensus très forts au sein de la communauté des scientifiques d'une époque donnée). Durant ces périodes assez longues, le travail du scientifique consiste à se spécialiser sur une pièce du « puzzle » des disciplines à l'intérieur du cadre général, qui n'est pas remis en cause.

Deuxième type de situations : des « **révolutions scientifiques** », périodes plus brèves, où les spécialistes révisent leurs convictions et en changent radicalement, généralement à la suite d'expériences permettant de détecter des anomalies inexplicables dans le cadre du paradigme en vigueur. À titre d'exemple, les résultats des expériences menées au XIX^e siècle sur la vitesse de

³ Ragnar Frisch (1895-1973) est aussi à l'origine de l'économétrie, ce qui lui valut le « prix Nobel » d'économie en 1969.

⁴ Thomas Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques*, 1962.

la lumière s'avèrent incompatibles avec la mécanique newtonienne et conduisent à rechercher un autre paradigme, celui de la relativité.

Dans les sciences « dures », le paradigme vaincu dans la bataille des idées se retire, disparaît, n'est plus qu'une pièce de musée. Mais en économie, il peut en être différemment.

Certes on y observe aussi des changements de paradigme (on parle, par exemple de la « révolution keynésienne » au XX^e siècle), mais, contrairement à ce qui se passe dans les sciences de la nature, les **paradigmes anciens ne disparaissent pas nécessairement** du débat scientifique. Keynes, par exemple, réutilise certaines idées fondamentales des économistes dits mercantilistes des XVI^e et XVII^e siècles, idées que les analyses des classiques et néo-classiques des siècles suivants semblaient avoir définitivement écartées. On voit même des « contre-révolutions » apparaître, telle celle des « nouveaux classiques », anti-keynésiens, des années 1970-1980. Ainsi, à mainte époque de l'histoire des idées économiques, dont la nôtre, plusieurs paradigmes peuvent coexister et s'affronter.

Comment expliquer cette démarche hésitante et apparemment contradictoire de la science économique ?

Elle provient essentiellement de la difficulté que l'on éprouve, dans les sciences humaines et en économie en particulier, à appliquer ce que **Karl Popper**⁵ a appelé le **principe de démarcation**, c'est-à-dire la séparation nette entre les énoncés scientifiques et les énoncés non scientifiques. Pour Popper un énoncé scientifique est une proposition testable qui a résisté à toutes les expérimentations qui, jusqu'à présent, n'ont pu l'infirmer. Ainsi la « terre est plate » n'est pas un énoncé scientifique, puisque des expériences ont montré qu'elle ne pouvait l'être. Par ailleurs certains énoncés sont tautologiques et n'ont pas de caractère scientifique, par exemple « la terre est plate ou n'est pas plate ». Enfin des énoncés métaphysiques sur l'« essence » des phénomènes ne sont pas du domaine scientifique.

Cependant, même dans le domaine des sciences de la nature, le critère de démarcation poppérien n'est pas toujours simple à appliquer, notamment lorsqu'il revêt un caractère probabiliste et non déterministe. Par exemple les expériences du CERN ont récemment démontré, en 2012, que le « boson de Higgs » existait avec une probabilité de 99,9999%. Mais il reste toujours une probabilité de 0,0001% pour que cette particule n'existe pas. Certes, c'est là un degré d'incertitude dont les économistes seraient heureux de se contenter ; néanmoins, il n'est pas nul !

Dans leur démarche rationnelle, les économistes rencontrent aussi les mêmes difficultés que les autres scientifiques, mais les choses sont encore plus compliquées⁶.

Ainsi certaines propositions des économistes ne sont **pas testables** : par exemple **l'équilibre général de concurrence parfaite** des néo-classiques⁷ ne

⁵ Karl Popper, *La logique de la découverte scientifique*, 1935

⁶ Ce qui, paraît-il, faisait dire à Robert Oppenheimer, le directeur du programme Manhattan à l'origine de la bombe atomique, qu'il avait abandonné le projet de se consacrer à l'étude de l'économie et avait finalement opté pour la physique nucléaire, parce que l'économie lui paraissait trop compliquée...

⁷ Cf. *infra*, partie 2. Les classiques et néo-classiques.

peut faire l'objet de test dans la vie économique réelle. La théorie de l'équilibre général n'en présente pas moins un intérêt certain pour comprendre, indirectement, certaines réalités observables du fonctionnement des économies de marché.

D'autres propositions sont **quasi-tautologiques**. Il en est ainsi des « lois tendancielles » ; par exemple, chez Marx, la **loi de baisse tendancielle du taux de profit** qui se réalise... à moins que certains facteurs ne l'empêchent de baisser! Faut-il pour autant rejeter de telles « lois » ? C'est discutable.

Et de manière plus générale, comme il y a été fait allusion ci-dessus, l'économiste se heurte à des obstacles insurmontables pour réaliser des **expériences scientifiques, c'est-à-dire précisément contrôlées et reproductibles**. Ainsi, il est socialement et politiquement impossible de provoquer une crise pour tester les différentes théories sur les crises économiques et les remèdes à leur apporter ! Comme nous l'avons vu, le seul substitut à l'expérience de laboratoire c'est l'expérience historique, substitut très imparfait puisque l'histoire ne se reproduit jamais à l'identique et ne délivre généralement des « leçons » indiscutables qu'en prenant suffisamment de recul temporel et encore n'est-ce pas toujours possible.

On ne peut dès lors s'étonner ni des difficultés que rencontrent les économistes pour expliquer les phénomènes, ni du fait que les paradigmes du passé ne sont jamais totalement supplantés par les plus récents, ni de la coexistence et de la confrontation de plusieurs paradigmes à la même époque.

Du XVI^e siècle aux années 1970, dans un ordre à peu près chronologique (puisque'il y a des chevauchements de paradigmes), six « écoles » ou familles de théories se sont succédées: le mercantilisme, la physiocratie, l'école classique, le marxisme, l'école néo-classique, le keynésianisme, auxquelles s'ajoutent à l'époque contemporaines différentes théories « néo » quelque chose..., telles que celles des nouveaux classiques, nouveaux keynésiens, nouveaux institutionnalistes, etc. Très schématiquement la chronologie est la suivante :

XVI ^e siècle	XVII ^e siècle	XVIII ^e siècle	XIX ^e siècle	XX ^e siècle	XXI ^e siècle		
Mercantilistes		Physiocrates	Classiques	Marx	Néoclassiques	Keynes	Débats actuels...

Dans le cadre limité imparti au présent ouvrage, nous ne ferons qu'évoquer les apports (qui sont néanmoins parfois importants) des mercantilistes, des physiocrates et des marxistes et nous nous bornerons à examiner plus en profondeur la théorie économique à trois moments-clés de son évolution :

- l'apparition de la pensée **classique** fin XVIII^e et ses rapports avec le **néo-classicisme** apparu à la fin du XIX^e siècle ;
- la « **révolution** » **keynésienne** des années 1930 ;
- les **débats actuels** qui se sont développés surtout depuis les années 1970.

2. Des classiques aux néoclassiques : continuité ou rupture ?

2.1. Une terminologie à clarifier

C'est **Karl Marx** qui, le premier, en 1867, dans le livre I du *Capital*, a qualifié de « classiques » les économistes tels qu'Adam Smith et Ricardo, qui avaient adopté la **théorie de la valeur-travail** développée par l'Anglais **William Petty** (1623-1687). Les autres, les adeptes de la valeur-utilité, étaient rejetés par lui dans la catégorie des économistes « vulgaires ».

En 1936, une autre acception du terme est utilisée par **Keynes**, qui l'applique aux auteurs ayant succédé à Ricardo tels que J.S Mill, A. Marshall, F.Y Edgeworth et A.C Pigou, qui ont en commun la caractéristique de partager la conception de Jean-Baptiste Say sur les crises formulée dans sa « loi des débouchés », conception que Keynes conteste dans sa « *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* ».

L'usage qui prévaut de nos jours, et que nous adoptons, est d'utiliser le terme de « classique » dans le même sens que Marx, en l'étendant toutefois à J.S. Mill et de qualifier de « néo-classiques » les auteurs qui, de la fin du XIX^e au premier tiers du XX^e siècle, séparent Marx de Keynes. L'école classique couvre donc le dernier tiers du XVIII^e siècle et la première moitié du XIX^e.

2.2. Les principaux économistes classiques et leurs idées

Les grands économistes classiques dont les œuvres paraissent entre 1776 et 1848 sont principalement **Adam Smith** (1723-1790), **David Ricardo** (1772-1823), **Thomas Robert Malthus** (1766-1834), **Jean-Baptiste Say** (1767-1832), **Frédéric Bastiat** (1801-1850), **John-Stuart Mill** (1806-1873).

Malgré un certain nombre de divergences et de nuances, tous ces auteurs adhèrent aux mêmes idées centrales et s'interrogent sur les mêmes problèmes économiques et sociaux. Ils étudient principalement cinq problèmes :

- la richesse, sa nature et ses causes (§ 2.2.1);
- la nature de la valeur des marchandises et la fixation de leur prix (§ 2.2.2);
- la répartition du revenu et les implications de la démographie dans cette répartition (§ 2.2.3) ;
- l'accumulation du capital, ses relations avec les débouchés, ses limites éventuelles (§ 2.2.4);
- la nature et le rôle du commerce extérieur (§ 2.2.5).

2.2.1. La richesse des nations

- L'Écossais **Adam Smith**. (1723-1790 est souvent présenté comme le « père » de la science économique moderne. Il publie en 1776 son maître-ouvrage :